

Jean ROCCHI

*Giordano Bruno*  
*Précurseur des Lumières*

PRÉFACE DE PASCAL CHARBONNAT

AVANT-PROPOS DE MARC SILBERSTEIN

Collection « Essais »  
Éditions Matériologiques

## Collection «Essais» dirigée par Pascal Charbonnat

- Emmanuel Pasquier, *Le Cœur & la machine. Théorie des super-héros* (2017).
- Jérôme Segal, *Athée & Juif. Fécondité d'un paradoxe apparent* (2016).
- Pascal Charbonnat, *Les Inégalités économiques et leurs croyances* (2016).
- Dragoslav Miric, *Religion et schizophrénie. Une source commune* (2016).
- Benjamin Germann, *Apports de l'épistémologie à l'enseignement des sciences. Enseignements primaire et secondaire* (2016).
- Eric Bapteste, *Conflits intérieurs. Fable scientifique* (2015).
- Albert Piette, *Méditation pessoanienne. Science de l'existence et destin de l'Anthropologue* (2014).
- Laurent Mazliak, *Le Voyage de Maurice Janet à Göttingen. Carnet de voyage (automne 1912)* (2013).
- Robert Nardone, *La Culture scientifique et technique à 24 images/ seconde* (2012).
- Jean-Paul Gouteux, *La Religion contre l'humanité. Apologie du blasphème* (2011).
- Pascal Charbonnat (alias Karl G. Marx), *Le Génie du sarkozysme. De l'absurdité des concepts dominants* (2011).

---

### Jean Rocchi, Giordano Bruno. Précurseur des Lumières

ISBN (papier) 978-2-37361-140-3 / eISBN (PDF) 978-2-37361-141-0  
ISSN 2427-4933

© Éditions Matériologiques, février 2018.

51, rue de la Fontaine au Roi, F-75011 Paris

[materilogiques.com](http://materilogiques.com) / [contact@materilogiques.com](mailto:contact@materilogiques.com)

Facebook EditionsMaterilogiques / Twitter @EdMaterio

Conception graphique, maquette, PAO, corrections: Marc Silberstein

DISTRIBUTION LIVRES PAPIER: Éditions Matériologiques

DISTRIBUTION EBOOKS: Cairn, Numilog, etc.

*L'éditeur au service de la connaissance.  
Lisez Matériologiques, pensez avec les chercheurs.*

## Préface de Pascal Charbonnat<sup>1</sup>

Le premier grand mérite du livre de Jean Rocchi est de donner vie à Giordano Bruno, de l'enfanter à nouveau, de nous plonger dans la chair et le sang de ce parcours intellectuel unique, en face duquel nous ne pouvons que nous sentir infiniment falots. Les textes académiques ont toujours le défaut de manquer l'époque et les vivants qui ont porté leurs mots ; ils nous laissent ce goût d'insatisfaction, propre à tout discours qui roule sur lui-même, quand nous ne découvrons que des idées et que nous aimerions saisir la sève qui a alimenté des thèses audacieuses. Pour Giordano Bruno, Jean Rocchi a bien compris l'impératif de ne pas tomber dans cet académisme pour un savant qui a mis sa vie dans la balance de ses idées. C'est cette dimension vitale qui donne toute sa valeur aux idées et à tous ceux les portent. Comment comprendre des idées sans les passions qui les animent, sans les désirs d'absolu qui les fondent et qui conduisent parfois au sacrifice du corps, de la matérialité ? C'est ce paradoxe qu'exprime la vie de Giordano Bruno et que révèle avec bonheur Jean Rocchi : les idées ont d'autant plus de portée et de force qu'elles sont prêtes à mettre en danger leurs conditions matérielles d'existence ; c'est à ce prix qu'elles triomphent dans l'esprit des hommes et qu'elles se reproduisent plus aisément dans le temps.

L'autre grand intérêt du livre de Jean Rocchi réside dans la mise en évidence de ce caractère commun entre la pensée de Bruno et certains philosophes des Lumières comme Diderot ou Montesquieu. Ce

---

1. PASCAL CHARBONNAT est professeur de philosophie dans le secondaire, docteur en histoire et philosophie des sciences (Paris 10), spécialiste des matérialistes français du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la question de l'émancipation des savoirs vis-à-vis des pouvoirs religieux, auteur d'une *Histoire des philosophies matérialistes* (2007, nouvelle édition 2011), de *Quand les sciences dialoguent avec la métaphysique* (2011), de *Les Inégalités économiques et leurs croyances* (2016) ; il a codirigé *Le Déterminisme entre sciences et philosophie* (2012) et *Apparenter la pensée ? Vers une phylogénie des concepts savants* (2014). Il est l'un des animateurs des Éditions Matériologiques, où il dirige la collection « Essais ».

n'est pas que l'un annoncerait la survenue des autres, ce qui relèverait d'une plate pensée causale sans relief. Ces penseurs partagent le souci de ne pas se soumettre aux limites de corps sociaux autoritaires et d'exiger pour leurs idées une infinité d'extensions. Cette exigence n'a cessé de travailler l'évolution des idées et de nourrir les combats contre les traditions, qui prétendent construire dans l'esprit des individus des frontières infranchissables. Le droit de franchir ces barrières ne relève jamais de la seule sphère de la liberté de penser ou d'expression, comme le montre bien la vie de Bruno. L'enjeu se noue toujours dans le corps, dans la matérialité des interdits, dans cette finitude imposée que les traditions entendent faire respecter. La fin tragique d'un savant sur un bûcher ou d'un dessinateur au bout d'un canon montre que tout prend sa source dans ce désir morbide de domination des corps.

La pensée de Bruno est justement tout le contraire. Elle est ce désir d'infinie liberté des corps transposée dans une cosmologie monumentale et éclairée. Par son récit incarné, le livre de Jean Rocchi nous expose magistralement ce face-à-face dramatique entre des corps luttant autour d'une frontière.

Janvier 2018

AVANT-PROPOS

## **De la nécessité « mécréantielle » de défendre un hérétique ou comment Jean Rocchi, par la voix calcinée de Giordano Bruno, nous enjoint de combattre les obscurantismes religieux**

Marc Silberstein<sup>1</sup>

Ce livre, par son approche double – un récit de la vie de Giordano Bruno puis une étude sur la portée fondatrice de sa pensée –, par sa pertinence analytique aussi bien que par sa bienveillance envers le Nolain, comme l’aime à l’appeler Jean Rocchi, ne facilite pas sa classification : essai ? érudition ? pamphlet ? diatribe ? ode (à Bruno) ? histoire des sciences ? histoire des idées et des mentalités ? histoire des religions ? hommage au diapré des langues et des styles de cette Europe en même temps enfoncée dans les ténèbres et pourtant nimbée d’une lumière qui ira croissant, jusqu’à notre actuel apogée ? Tout cela à la fois... C’est pourquoi nous avons fait le choix de l’accueillir dans la collection « Essais » dirigée par le philosophe Pascal Charbonnat, spécialiste de l’histoire du matérialisme et des Lumières françaises. Il s’en explique dans sa préface, qui précède cet avant-propos. Quant à moi, les considérations qui vont suivre relèvent d’un déplacement de perspective, à savoir l’expression d’une indignation sans appel face à la tolérance coupable de nombre de mes contemporains à l’égard des trois monothéismes. J’insisterai ici sur ce que peut ressentir un homme frappé par l’ine(r/p)tie d’une partie des intellectuels et des médias de masse français de notre temps. J’insisterai donc sur le contraste entre le destin d’un Bruno au courage exemplaire et la duplicité et l’indigence de ceux qui, dans le confort d’une époque heureusement

---

1. Fondateur des Éditions Matériologiques.

débarrassée des risques de la répression des religions contre toute pensée non autorisée, s'allongent néanmoins sans honte dans le lit de Procuste que leur indiquent les adversaires de l'universalité de la connaissance et de la condition humaine. Ainsi, tout ce qui ne rentre pas dans ce cadre est coupé ou étiré comme une pâte molle. Là où Bruno résistait, ils consentent... Le combat, inégal, du christianisme contre Giordano Bruno est l'illustration de la volonté – toujours vivace de nos jours où le mensonge dogmatique de la Révélation est, selon les contrées, soit tapi, soit dominateur –, d'imposer le relativisme de la connaissance inhérent au magistère religieux : l'absolutisme théologique – pour paradoxal que cela puisse paraître – est un relativisme de la connaissance<sup>2</sup>. Il y a une morale à tirer de cette histoire... Telle est notamment ma façon penser (à) Giordano Bruno, ce «cosmosophe» dont les moyens conceptuels et les constructions intellectuelles sont si éloignés de ceux qui me sont familiers qu'ils se dérobent souvent à mes yeux – lesquels, en ce domaine, n'ont pas l'acuité de ceux de Jean Rocchi. Grâce à lui, nous pouvons, nous lecteurs contemporains, mieux comprendre le valeureux philosophe des infinis. C'est également sur ce qui peut ressembler à une «mésalliance» intellectuelle que je veux insister : comment être à la fois matérialiste et «brunophile»? Ou, pour le dire autrement, quelles sont les zones de recouvrement de ces conceptions? Je pose l'hypothèse qu'elles se situent davantage dans le partage d'une «éthique» que dans une ontologie commune. J'y reviens plus loin. Mais avant, pourquoi il faut lire Bruno pour ce qu'il est pleinement : un penseur novateur.

### *Rocchi contre l'antibrunisme*

Quand il est question de Giordano Bruno, on assiste soit à un déferlement d'érudition – derrière lequel il est souvent loisible de dissimuler toute implication personnelle au sujet du sort de Bruno, ou grâce auquel il semble possible de «comprendre» ce sort (il aurait joué avec le feu...) –, soit à une avalanche de passions, contempteurs contre thuriféraires, ces derniers constituant souvent un courant mettant en avant les aspects les plus magico-vitalistes de Bruno : au XIX<sup>e</sup> siècle, Schelling, par exemple, est caractéristique de cet

---

2. Et une totale absurdité. À la question qu'on lui posait dans sa jeunesse – «Qu'est-ce que vous aimez particulièrement?» –, Bertrand Russell répondait : «Les mathématiques et la mer, la théologie et la science héraldique, les deux premières parce qu'elles sont inhumaines, les deux autres parce qu'elles sont absurdes» (*Histoire de mes idées philosophiques*, Gallimard, 1988, p. 262).

accaparement «romantique»<sup>3</sup>, de même qu'un certain paganisme ou encore un occultisme antichrétien peuvent voir dans Bruno une tutelle imposante pour promouvoir, en notre siècle, des élucubrations d'un autre temps. Fort de ces constats, publier dans une maison d'édition matérialiste un livre au sujet d'un métaphysicien panthéiste tel que Giordano Bruno – mais décrit comme matérialiste authentique par Jean Rocchi – n'est donc pas évident, et une partie de cet avant-propos aura pour tâche de justifier ce choix<sup>4</sup>.

Le livre de Jean Rocchi ne se situe dans un vain entre-deux : ni pour ni contre cette œuvre protéiforme. C'est un livre savant *et* un livre de conviction, un livre permettant d'approcher la pensée dense et énigmatique de Giordano Bruno, ainsi qu'un livre aux clameurs tellement bienvenues dans le cours de notre époque si pleine d'un spiritualisme rampant, d'un obscurantisme persistant et d'une lâcheté quotidienne face à la dangerosité des religions. En effet, Rocchi rend parfaitement compte du caractère criminogène de l'Église catholique – en tant qu'institution et en tant que doctrine –, quand elle est toute-puissante, quand elle n'est pas contrecarrée par des forces à vocation démocratique<sup>5</sup>. Nul doute que ce constat historique puisse être appliqué à d'autres religions qui, de nos jours, cherchent à étendre leur empire.

Cet ouvrage – fruit d'une longue compagnie de Jean Rocchi avec Bruno – rappelle bien sûr le *Galilée* de Brecht. L'œuvre du Nolain a besoin, encore, d'être défendue contre les attaques courantes : hermétisme, magie, confusion des idées et des genres, etc., donc l'inanité de son apport à l'histoire des idées (le *donc* indique que si je souscris en partie à ces prémisses, je n'accepte pas pour autant la conclusion). Dans l'abondante littérature antibrunienne que connaît fort

---

3. Voir le chapitre 42 du présent livre.

4. Cependant, il existe une réponse immédiate : nombre d'athées ou de matérialistes (étant entendu que pour moi, il est aberrant d'être l'un sans l'autre) ont regardé avec une intense bienveillance des penseurs issus du clergé (l'abbé Turmel, l'abbé Meslier, par exemple), des philosophes comme Thomas Paine ou encore Pierre Bayle. Leur point commun étant notamment d'avoir fait montre d'une étonnante témérité dans la mise en doute (et en déroute) de la dogmatique chrétienne.

5. Comme il le rappelle, l'Église catholique n'est pas seule en cause dans la vie et le martyre de Bruno : les protestants et les calvinistes l'excommunièrent. La confrérie des adorateurs de Dieu, désunie, voire belliqueuse quand il s'agit de credo, de dogmes ou d'hégémonie spirituelle et pastorale, sait se rassembler face à l'ennemi commun : l'hérétique, le sceptique, le mécréant...

bien Rocchi, je prendrai appui sur un texte relativement ancien, mais exemplaire, un article de Pierre Thuillier dans *La Recherche*, intitulé «Martyr de la science ou illuminé? Le cas Giordano Bruno» (n° 198, 1988). Le ton inadéquat, voire badin, avec lequel Thuillier raconte les épisodes les plus marquants de la vie de Bruno est étonnant : «Ce moine hérétique est mort dans des conditions spectaculaires et chargées de significations culturelles» (p. 511). Qualifier de «conditions spectaculaires» une mise à mort par les flammes peut choquer. Ce n'est pas la première expression qui viendrait à l'esprit de beaucoup pour décrire cet événement<sup>6</sup>. Notons cependant, ainsi qu'on le lit sous la plume de Rocchi, que cette mort fut un véritable spectacle pour la foule rassemblée sur le lieu d'exécution. L'Église catholique, en ces circonstances, savait organiser d'édifiants spectacles pour obtenir respect par la crainte et l'acquiescement par la flatterie des plus bas «instincts»...

Thuillier reprend : «Il a été [...] condamné par le Saint-Office romain et brûlé vif le 17 février 1600. Cette date se retient facilement et constitue dans notre culture un repère symbolique.» Ainsi, si cette mise à mort revêt une telle charge symbolique, c'est qu'elle s'est déroulée à une date facile à retenir ! Une Église plus perspicace aurait-elle eu l'idée d'avancer ou retarder d'un an le supplice fatal de Bruno que le sort historique de celui-ci eût été réglé : il serait tombé dans l'oubli car 1599 ou 1601 ne se retiennent pas aisément... Au-delà de la facétie que l'on peut se permettre à propos de ces remarques désinvoltes, je considère qu'elles impliquent – justement parce que désinvoltes – les

---

6. Il y eut pire cependant : non pas minimiser ce fait, mais le nier. Le désuet Théophile Desdouits (1836-1898), professeur de philosophie au lycée de Versailles, collaborateur de la Ligue contre l'athéisme, conteste l'existence même de cette mise à mort : «On pourrait supposer, sans invraisemblance, qu'il a fini sa vie à Rome, dans un couvent de son ordre. Sans doute, c'est là une supposition qui dérange absolument toutes nos habitudes, d'imagination : on se représente, d'ordinaire, Bruno sur un bûcher, bravant ses juges et mourant en stoïcien ; il est difficile de se le figurer vieillissant et mourant sous le froc d'un dominicain» («La légende magique de Jordano Bruno. Comment elle a été formée, son origine suspecte, son invraisemblance», *Revue des questions historiques*, 38<sup>e</sup> vol., 1885). Desdouits pense en effet que ce n'était pas dans les pratiques de Rome de brûler ses ennemis – apanage du pouvoir temporel –, mais bien plutôt de les confiner dans un couvent ! Émile Saisset, auteur d'un article sur «Giordano Bruno et la philosophie au XVI<sup>e</sup> siècle» (*Revue des Deux Mondes*, juin 1847), d'ailleurs abondamment repris dans l'article favorable à Bruno du *Grand Larousse Universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, reproche à Desdouits d'avancer cette thèse et de «fausse[r] l'histoire par esprit de parti».



analyses orientées qui constituent l'essentiel de l'article de Thuillier : 1° Bruno est davantage un *provocateur* qu'un novateur (oblitération du second par mise en exergue du premier)<sup>7</sup> et 2° Bruno ne peut être vu comme un véritable philosophe, moins encore un savant tel que Copernic, car sa pensée, trop exubérante, n'est que l'extension des références archaïques (magie, mysticisme, etc.) qui semblent constituer son unique arrière-plan « théorique ». Par conséquent, il ne peut être la figure emblématique d'une certaine forme de lutte contre l'obscurantisme qui s'est développée au XIX<sup>e</sup> siècle (et que Jean Rocchi veut perpétuer, avec l'avantage d'une historiographie renouvelée). En effet, pour Thuillier, Bruno, obscurantiste lui-même (il n'emploie pas le terme, mais l'idée est constamment présente), ne peut être un allié des anti-obscurantistes. C'est contre ces allégations et ces conclusions dévalorisantes – je le répète : cet article certes périmé de Thuillier exprime de manière condensée une certaine « brunologie » toujours actuelle, sans péremption visible... – que le livre de Jean Rocchi s'insurge.

***Bruno novateur,  
Bruno anticipateur, Bruno émancipateur***

Toutefois, Pierre Thuillier pose – par contrecoup, en fait – le problème de la façon dont on aboutit à un corpus d'idées qu'il devient légitime de qualifier de scientifique, ou, pour le moins, de philosophique<sup>8</sup> – à savoir une philosophie aux contours parfois indécis, mêlant pro-

---

7. Exemples : « Bruno, toujours imaginatif et provocateur » (p. 511) ; « Suprêmement doué pour s'attirer des ennemis, le Nolain [...] avait réussi l'exploit de se faire excommunier non seulement par les catholiques, mais par les calvinistes et les luthériens ! » (*ibid.*) ; « Superbement indifférent à la scandaleuse diversité des contradictions auxquelles il aboutissait, le Nolain savait d'ailleurs ce qu'il faisait » (p. 514) ; « C'était un passionné et il avait le don de la provocation » (p. 514). On trouve chez Claude Allègre – vous savez, ce climato-sceptique qui fit les délices des pédants télévisuels il y a encore quelques années en débitant sornettes, mensonges et incompétences –, dans son livre sur Galilée, des « arguments » du même ordre lorsqu'il évoque Galilée : ce sont l'arrogance, la morgue, l'immodestie, bref, des traits de caractère (peut-être réels), qui servent à « entrelarder » une argumentation intrinsèquement faible (surtout chez Allègre) avec les bas morceaux d'une psychologie de bazar. Or on peut tout à fait discuter de savoir si Bruno fut ou non un novateur, mais on ne peut accepter, sur de telles bases creuses, les propos des annulateurs de la dette que nous, Modernes, avons contractée vis-à-vis de Bruno...

8. « Imaginer le monde, en reculer les bornes par l'hypothèse, voilà donc un usage possible de la philosophie » (Bertrand Russell, *Ma conception du monde*, Gallimard, 1963, p. 9).

toscience et magie, signe d'une époque de transition. Le complexe gnoséologique utilisé par Bruno relève plus d'un savoir antéscientifique (eu égard à *nos* critères<sup>9</sup>), que de la mise en œuvre d'une « méthode expérimentale » ou d'une pleine mathématisation de ses idées<sup>10</sup>. Bien entendu, les analyses des textes bruniens ne peuvent échapper à la difficulté de la question de l'incommensurabilité de ses thèses cosmogoniques et des théories cosmologiques de la science actuelle (parlez pour l'un de « cosmogonie » et pour l'autre de « cosmologie » indique une différence forte entre les deux conceptions). Ainsi, Bruno dote l'univers d'un déploiement infini. Voit-on là une précurSION de l'infini des cosmologies édifiées au XX<sup>e</sup> siècle ? Le débat n'est pas simple. Cependant, il existe peut-être, incidemment, de façon sans doute non définie, une postérité brunienne dans les théories cosmologiques qui postulent un univers infini. Une sorte d'hommage lointain et souvent inconscient... On peut d'ailleurs voir dans les utilisations de l'infini – souvent dans l'outrepassement de la positivité d'une cosmologie finitiste en accord avec les données observationnelles et les modèles théoriques faisant l'économie occamienne d'un infini physique –, des interprétations qui peuvent rejoindre une des raisons avancées par Bruno en faveur de l'infinitude (conjoindre l'infini cosmique et l'infini divin, dans un monde ainsi cohérent ; mais, comme le signale Jean Rocchi, avec une différence identifiée par Bruno entre ces deux infinis, coextensifs mais pas consubstantiels).

Mais peu importe, en un certain sens. Jean Rocchi décrit Giordano Bruno comme un avant-gardiste pluriel : ouverture du monde clos, pluralité des mondes, mondes habités, etc. Devant les difficultés, voire les apories du comparatisme épistémologique, on peut être parfois réticent face à ces analyses. Mais ceci n'est pas le plus décisif, car le principal est dans la prise en compte de la profusion des thèses de Bruno et dans leur « excentricité » eu égard à la norme du connaissable, du connu, du à-connaître de son époque scolastique, thomiste, rendue agressive à force de se savoir incapable de défendre une immuabilité de façade.

---

9. Cette affirmation accrédite une forme modérée et acceptable de relativisme cognitif (c'est-à-dire relatif aux savoirs) : déterminer ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas, rationnel ou pas, etc., à l'aune de nos critères actuels – souvent d'ailleurs gagés sur l'omniprésent critère de démarcation science/non-science de Karl Popper, heureusement de plus en plus contesté – relève d'une épistémologie spontanée qu'il faut regarder avec circonspection.

10. Voir ici le chapitre 15, notamment, mais cette question du rapport de Bruno aux mathématiques court tout au long du livre.

L'ontologie que Bruno établit peut sembler, selon le point de vue actuel, davantage comme une «fantaisie» qu'une évocation prudente de ce que serait le monde, ses constituants et ses dynamiques. La parcimonie conceptuelle, la prudence des inférences, la démonstration, etc., ne font pas totalement partie de la manière brunienne. Il agite dans le grand chaudron de son monde «surpensé», si je puis dire, les ingrédients corrosifs d'une future mise en déroute de la conception du monde des monothéismes dominants de l'Europe de son temps. Il s'apprête, avec ses instruments de pensée sans doute déjà partiellement surannés, à saper l'autorité métaphysique du Vatican; il en dynamite les «taudis ontologiques», pour reprendre une expression que j'aime beaucoup d'un philosophe du XX<sup>e</sup> siècle, Willard Van Orman Quine. Mais c'est justement parce que Bruno interroge le cosmos que les risques de la spéculation demeurent permanents. Son époque est celle de la conjugaison du pire: le catholicisme et l'aristotélisme dogmatisé par l'Église! L'atomisme d'un Leucippe, d'un Démocrite n'est pas la théorie atomique de la physique du XX<sup>e</sup> siècle, ni même celle, dite classique, du siècle préquantique, le *Natura Rerum* de Lucrèce n'est pas un traité de sciences expérimentales, et pourtant on admet sans réticence les apports de ces derniers à l'histoire des idées, et surtout aux révolutions qu'ils ont engendrées<sup>11</sup>. Mais d'une part, l'histoire des sciences montre que, souvent, les moyens d'aboutir à des résultats scientifiquement pertinents prennent des détours surprenants, voire incongrus et que parfois, chez un même savant, cohabitent des inconciliables: astrologie et mathématiques chez Kepler et Newton)<sup>12</sup>, déisme et physique chez Einstein, etc. Loin de moi l'idée de faire équivaloir les apports de ces derniers – riches de connaissances positives – et les fulgurances de Bruno, mais s'ils ont produit de véritables théories scientifiques, il est patent que leurs motivations profondes relevaient pleinement de métaphysiques spécifiées ou, pour le dire autrement, d'engagements ontologiques assumés, de présupposés métascientifiques forts. Le tort de Bruno serait de n'avoir pas dépassé le stade du spéculatif pur. Oui, ce qui manque chez Bruno, ce sont des faits, des observations, des expériences, une assise mathématique de ce qui

---

11. Autres exemples, postérieurs: l'hylozoïsme de Diderot est contestable et pourtant la récusation de Diderot au nom de cette thèse véritablement spéculative chez lui ne serait pas tenable. De même pour le dualisme esprit-corps chez Descartes. Etc.

12. Voir ici les chapitres 35, 36 et 40.

est asserté, afin de pouvoir relever d'une légalité épistémique avérée. Ce qui manque encore, c'est un opérateur théorique qui eût déclenché le processus expérimental et probatoire que requiert la science moderne. (L'incarcération puis le feu ont peut-être empêché que se développent chez Bruno de nouvelles façons de penser, plus en accord avec une scientificité en train de naître. Les dictateurs romains ont empêché l'histoire de se déployer pleinement : Bruno, laissé libre de penser, vivant encore des années fécondes, aurait-il pris la mesure de ces nouvelles voies du savoir ?) D'autre part, si les prémisses brunniennes sont souvent vacillantes, les conclusions se révèlent cruciales, au sens où elles ouvrent la possibilité d'imaginer autrement le cosmos. Bruno ne donne pas à la postérité une pensée aboutie et méthodique mais une pensée du linéament. Bref, s'il s'agit de dire que Bruno est, dans une large mesure, un penseur aux références éclectiques, rien ne s'y oppose, à condition de ne pas en faire l'aboutissement de l'analyse de ses idées. Je pense que la spéculation brunienne, dans le contexte majoritairement préscientifique qui est le sien, possède une légitimité qu'on ne peut lui contester que si l'on croit à la neutralité des conditions gnoséologiques, épistémologiques et idéologiques dans lesquelles s'inscrit toute réflexion sur la nature. Certes, ce qui constitue le système référentiel de Bruno est aujourd'hui inacceptable et personne ne pourrait se prévaloir de telles sources pour avancer quelque théorie que ce soit. C'est bien la question de la transition, ou de la démarcation, entre non-scientifique et scientifique qui est posée. Ces régimes de transition ou de démarcation ne sont pas simples à décrire et l'on discutera encore longtemps de ce qui ressortit au non-scientifique et au quasi-scientifique dans des cas comme celui qui nous intéresse ici. Sans évidemment tomber dans une version forte de relativisme que nous récusons sans ambiguïté<sup>13</sup>, répétons que le contexte importe grandement et que Bruno est marqué par son temps et par ses influences antiques, tout en essayant de s'en extraire, fût-ce au moyen d'outils de pensée parfois rudimentaires.

Les reproches faits à Bruno par ses détracteurs ne valent que s'ils sont assortis des précautions drastiques. C'est ne pas comprendre 1° que les penseurs les plus novateurs ne sont pas toujours exempts, tant s'en faut, d'une tendance à l'élucubration que seule la méthode expérimentale (pour prendre ici un terme anachronique) devrait être

---

13. Voir la note 9.

à même de contrer et 2° qu'il vaut mieux, dans un environnement idéologique hostile (hostilité pouvant mener à la mort, en passant par la torture), dissimuler ses pensées les plus lucides, pour tenter de donner à la censure du fil à retordre. Le courage frontal dont il fait toujours preuve n'exclut pas la ruse.

Bruno n'a pas rencontré les propagateurs de l'expérimentation, il n'a pas su se donner les moyens d'inventer des éléments de la méthode expérimentale. La préhistoire des sciences est pleine de ces amples spéculations sur le ciel et la vie, découplées de tout support expérimental et pourtant nous savons que, parfois, il est tentant, à juste titre, d'y voir l'ébauche d'une pensée foncièrement scientifique dans son intention sinon dans ses moyens, si l'on considère la science comme le résultat de la conjonction régulée d'une imagination sans bornes et d'une normativité méthodologique précise, elle-même testée avant que d'être testeur. Cependant, l'expérimentation n'est pas tout et, par exemple, le Newton alchimiste a beau triturer la matière, il n'est que l'ombre du Newton spéculant (au bon sens du terme) sur la gravitation<sup>14</sup>. Claude Bernard, dans *La Science expérimentale* (1878), remarque chez un quasi-contemporain de Bruno, Van Helmont, que ce dernier « allia avec le génie expérimental l'imagination la plus dérégulée dans ses écarts », ce qui le mena sur la pente incontrôlée de l'imagination (avec la doctrine des archées) et non sur celle de l'exhibition empirique des fruits de cette imagination. Époque où les règles de l'admissibilité des entités n'étaient pas solides... Dont acte.

Que valent alors les admonestations des adversaires actuels de Bruno? Selon Thuillier, dans l'article déjà évoqué (« Martyr de la science ou illuminé? Le cas Giordano Bruno »), ce dernier est un provocateur, un « emprunteur » d'idées qui lui sont antérieures, un mystique, voire un illuminé comme le suggère « finement » le titre de l'article<sup>15</sup>, mais, à la fin de celui-ci (l'exercice est un peu sinueux), Bruno fait soudainement office de trublion bénéfique qui « a pu contribuer à libérer l'imagination des hommes de sciences du XVII<sup>e</sup> siècle »!

---

14. Voir ici notamment le chapitre 36.

15. Alors qu'il n'est pas tenté de qualifier d'illuminés les accusateurs de Bruno, qui pourtant croient à la virginité de Marie, à l'Eucharistie, aux miracles, à l'omniscience du Créateur, etc., bref, des « phénomènes » dont l'empiricité est nulle...

En effet, avant d'établir la phase « moderne » de l'exercice scientifique, il faut des « idées préconçues », comme disait Claude Bernard, des ferments de la pensée aptes à susciter la « pousse » d'idées plus précises, mieux conformées, mieux organisées. Gageons que Bruno a pu au moins jouer ce rôle : enseigneur du ciel des idées et des idées sur le ciel. Ce serait bien là motif à lui reconnaître la gloire que les flammes du bûcher voulurent faire disparaître. Ce n'est pas une controverse scientifique (théorie X *versus* théorie Y)<sup>16</sup> qui se joue ici, mais un combat métaphysique, un combat littéralement essentiel.

### *Incroyance et défense d'un croyant*

Bien sûr, Giordano Bruno saisit le cosmos comme une manifestation du divin et cette conception du monde, en dernière analyse, est incompatible avec celle que peut défendre un matérialiste faisant de l'athéisme la conséquence nécessaire de son ontologie. Mais le principal est ici : le Dieu de Bruno est intime, il n'est pas institué, il n'est pas colporté par tous les hiérarques sanguinolents pullulant dans les Églises dont Bruno, dès lors irrégulier, fut excommunié ; il est un principe, un panthéisme, pas le « *Panzer Gott* » des chrétiens. De surcroît, Bruno donne du monde une conception de sa nature qui renverse l'ordre établi. Il s'attaque à l'édifice outrancier de l'Église. En cela, il est possible de lui donner une place dans le « panthéon » (*sic*) dont même les rationalistes ont besoin. *Il est des nôtres...*

Les croyants Copernic et Galilée, en offrant aux humains la possibilité d'une physique et d'une cosmologie révolutionnaires, ont eux aussi ouvert une brèche, une faille dans le dogme chrétien. Chez Bruno, vie et œuvre sont conjointes, l'œuvre déterminant le mode de vie et la destruction de sa vie. Penser ce qu'il pensait, en son temps, menait à une mort quasi certaine<sup>17</sup>. C'est une figure de l'engagement ultime qui est dépeinte dans les pages qui suivent.

---

16. Voir Dominique Raynaud, *Sociologie des controverses scientifiques* [2003], nouvelle édition augmentée, Éditions Matériologiques, 2018.

17. Cette note me permet rendre hommage à Émile Namer, érudit qui, en son temps, a donné de belles analyses d'un autre supplicié, Giulio Cesare Vanini, également de Bruno, ce qui n'est évidemment pas un hasard (cf. *La Vie et l'œuvre de J.C. Vanini*, Vrin, 1980 ; cf. aussi Victor Cousin, « Vanini, ses écrits, sa vie et sa mort », *Revue des Deux Mondes*, t. 4, oct.-déc. 1843). Il faut remarquer ici que Vanini rusa avec les autorités religieuses qui lui reprochaient son attitude hostile à la doctrine de l'Église, son impiété même, et ne les affronta pas de la manière souvent abrupte et frontale qui caractérisait Bruno. Pourtant les deux connurent le même sort, ce qui devrait suffire à considérablement